

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'envers du décor et le décor du réel

Stéphane Bourguignon, *L'avaleur de sable*, Montréal, Québec/Amérique, 1993, 240 p.

Andrée Dahan, *L'exil aux portes du paradis*, Montréal, Québec/Amérique, 1993, 256 p.

France Daigle, *La vraie vie*, Montréal/Moncton, l'Hexagone/Éditions d'Acadie, 1993, 80 p.

Frédéric Martin

Numéro 72, hiver 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38267ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Martin, F. (1993). Compte rendu de [L'envers du décor et le décor du réel / Stéphane Bourguignon, *L'avaleur de sable*, Montréal, Québec/Amérique, 1993, 240 p. / Andrée Dahan, *L'exil aux portes du paradis*, Montréal, Québec/Amérique, 1993, 256 p. / France Daigle, *La vraie vie*, Montréal/Moncton, l'Hexagone/Éditions d'Acadie, 1993, 80 p.] *Lettres québécoises*, (72), 17–18.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Stéphane Bourguignon, *L'avaleur de sable*, Montréal, Québec/Amérique, 1993, 240 p., 17,95 \$.
Andrée Dahan, *L'exil aux portes du paradis*, Montréal, Québec/Amérique, 1993, 256 p., 19,95 \$.
France Daigle, *La vraie vie*, Montréal/Moncton, l'Hexagone/Éditions d'Acadie, 1993, 80 p., 12,95 \$.



L'envers du décor et le décor du réel

Sans être ce que l'on appelle des chefs de file, Bourguignon, Dahan et Daigle annoncent les principales avenues que pourrait emprunter le roman québécois — ou franco-canadien — des prochaines années.

ROMAN
Frédéric Martin

APRÈS LE FORMIDABLE ESSOR qu'est en train de connaître la nouvelle au Québec, il semble y avoir du mouvement aussi côté roman. Autres temps, autres tons. France Daigle expérimente : il en résulte un livre aussi futile qu'intéressant; Andrée Dahan, installée ici depuis un quart de siècle, renoue en écriture avec son Égypte natale : on pénètre un monde porté par une voix forte et singulière; quant à Stéphane Bourguignon...

Une insoutenable légèreté

Son éditeur l'a annoncé, c'est écrit en quatrième de couverture, comme «la révélation de l'année». Même qu'il en a rajouté. Pas encore paru, le livre était présenté comme «un roman que le Québec tout entier n'était pas près d'oublier!». C'était beaucoup, c'était trop, et Stéphane Bourguignon, «scripteur» (ce terme à la mode m'horripile) humoristique de métier et auteur de *L'avaleur de sable*, son premier roman, s'est fait ramasser par certains critiques. C'était couru : dans ce milieu, on n'aime pas toujours se faire dire quoi penser par l'éditeur.

Il est vrai que l'histoire est d'une minceur... Montréal des chômeurs et des (jeunes) types ordinaires en mal de grand amour : Julien, le narrateur de 26 ans, entretient le deuil — au sens propre — de Florence et partage son appartement avec Pierrot. Pierrot rencontre Sonia et part vivre avec elle :

J'ai compté deux cent quatre-vingts tuiles sur le plancher de la cuisine, quarante-neuf mètres de boiserie dans la maison et huit cent quarante grains de maïs dans une boîte de trois cent quarante et un millilitres. Le facteur passe à onze heures quarante-huit, avec plus ou moins neuf minutes de retard. Quand le mercure indique vingt degrés, il met son bermuda. J'imagine qu'à vingt-cinq, il est à poil en dessous. [...] Pierrot est parti depuis cent quatre-vingt-douze heures et dix-sept minutes. Je m'ennuie.

L'exemple est typique de la prose de Bourguignon. Caractérisé par la logorrhée, la surabondance de métaphores et un certain humour, le style du jeune auteur prend du reste toute la place et renvoie à l'arrière-plan le propos assez banal d'un roman qui n'est pas sans rappeler, parfois, *Le matou* d'Yves Beauchemin.

Car l'histoire ne s'arrête pas avec le départ de Pierrot. Embauché au marché public par un vieil homme lui aussi nouvellement veuf qui évoque une sorte de Ratablavasky bénéfique, Julien rencontre Annie. Grand amour. Qu'Annie veut concrétiser par un enfant. Julien ne veut pas. Les tergiversations occupent une bonne partie du roman, entre-temps Pierrot et Sonia — enceinte — reviennent, puis Julien cède. Après un éloge de la petite culotte — Julien/Bourguignon fait là-dessus une véritable fixation —, nous avons droit à une ode à la maternité. Le voilà subitement tout boursoufflé d'émotion et de fibre paternelle, le Julien. C'est que, sous des dehors primaires, il a des tripes, des glandes, du cœur, et est du genre à dire :

Une femme qui pleure, c'est à la fois majestueux et sanguinaire. C'est un piège à homme, une sorte de falaise qui s'ouvre à vos pieds et qui menace de vous avaler au moindre faux pas.

Récit très superficiel avec ses personnages grossièrement esquissés et son délire langagier gratuit (on reconnaît bien là le «scripteur humoristique»), *L'avaleur de sable* est de ces romans «modernes», actuels, qu'on doit s'attendre à voir de plus en plus, d'autant que les «professionnels de la communication» ont désormais la manie d'écrire des livres. Mais Stéphane Bourguignon fait quand même mieux que Denise Bombardier (*Tremblement de cœur*), Nathalie Petrowski (*Il restera toujours le Nebraska*) et Jean Barbe (*Les soupers de fête*), auteurs de 3 des pires navets que la littérature québécoise ait connus ces 10 dernières années. *L'avaleur de sable* est un roman sans beaucoup d'envergure, mais divertissant; reste maintenant à savoir, pour peu que Bourguignon songe à continuer d'écrire, s'il a la capacité et le désir de mettre davantage de contenu dans ses livres futurs, et de discipliner ce style qui finit par agacer, voire épuiser le lecteur.



Stéphane
Bourguignon



Un regard impitoyable sur l'Occident

L'exil aux portes du paradis, le deuxième roman d'Andrée Dahan, une enseignante d'origine égyptienne arrivée au Québec en 1968, se situe aux antipodes de *L'avaleur de sable*.

Ce récit aux accents céliniens se situe en Égypte, mais ce pourrait aussi bien être dans n'importe quel pays arabe ou du tiers monde. Une partie de la narration est assumée par Muss, un jeune garçon qui fait office de masseur dans un hammam, qui est un établissement de bains turcs ou à la mode turque. Et, accessoirement, un bordel :

Mon nom à moi, c'est Muss et c'est Bel Amin Bou Driss, mon patron, qui l'a trouvé. Il dit que dans un pays au service du tourisme y a pas d'autre choix que de satisfaire les goûts des clients. C'est la moindre des choses et Muss est un nom arabe international.

Au hammam, les adolescents comme Muss rencontrent de riches hommes occidentaux venus se distraire au «Club des Clubs» — un clone du Club Med —, véritable paradis pour touristes interdit aux autochtones, mais sis à proximité du bidonville (d'où le titre). On est jeune, beau, on plaît quelques jours, une semaine. Son premier client, à Muss, c'est «le Docteur», un Montréalais «blond et bien baraqué, avec une barbe taillée en bouc qui virait au roux et dans les yeux une flamme peu ordinaire»; il promet au jeune garçon de l'emmener avec lui...

C'est l'Égypte ou n'importe quel autre pays arabe. En lisant ce récit qui se veut une dénonciation du tourisme sexuel, on pense nécessairement à ces pages écrites par Roland Barthes et d'autres

intellectuels français qui allaient se satisfaire au Maroc et revenaient en louant la complaisance et la beauté des adolescents de là-bas. C'est le même monde, mais raconté cette fois par l'autre partie. Le ton et l'écriture de Dahan ont ici quelque chose de célinien (le Céline du *Voyage au bout de la nuit*). C'est lucide mais jamais larmoyant, l'auteure ne tombe jamais dans le piège de l'exotisme ou de l'émotion bête et facile, et ce sujet, qui pourrait sembler ne se rattacher à rien, est au contraire d'une actualité criante à cause du sida. Il faut aussi souligner avec quelle justesse étonnante Andrée Dahan investit le monde de l'homosexualité masculine; c'est une des grandes qualités de ce récit.

En contrepoint de l'histoire narrée par Muss nous sont rapportés les faits et gestes d'un groupe de touristes en vacances au Club. Je ne saurais dire toutefois jusqu'à quel point ce second niveau ajoute au roman : avec ces personnages volontairement snobs et superficiels qui tiennent des propos grandiloquents sur les misères du Sud, on tombe dans une anecdote plutôt convenue et d'autant moins nécessaire que l'histoire de Muss se suffit à elle-même. Andrée Dahan n'avait nul besoin de renchérir ou de la cautionner.

Il reste que *L'exil aux portes du paradis* est un roman puissant et original qui montre comment les écrivains néo-québécois peuvent renouveler notre littérature.

Un pur exercice de style

Tout aussi intéressant est le très bref roman de France Daigle, *La vraie vie*.

Âgée de 40 ans, M^{me} Daigle a toujours vécu à Moncton. Son œuvre — *La vraie vie* est son septième titre — n'a cependant pas grand-chose à voir avec le folklore acadien. On a déjà noté chez elle l'influence de Duras, ce qui témoigne plutôt de velléités formalistes que de l'appartenance à un terroir. Avec ce livre-ci, Daigle poursuit sa lancée et donne à lire un roman éclaté uniquement composé de fragments.

La vraie vie met en scène six personnages non pas en quête d'auteur, mais en quête de sens. Denise, chauffeuse de taxi à Montréal, promène dans la ville l'homme d'affaires Rodriguez qui attend un avion; lui pense à Alida, qu'on retrouve endormie «sous les couvertures d'un grand lit, dans une chambre d'hôtel spacieuse de Rome»; Elizabeth, médecin à Moncton, se rend chez Claude, masseur à Montréal; Denis quitte sa compagne... Actions minimales, apparente absence d'anecdote : à travers les cent fragments constituant *La vraie vie*, Daigle donne l'impression de se livrer à une méditation sur l'existence plutôt que de mettre en place une fiction. Son projet, elle l'exprime clairement par le biais d'un de ses personnages :

Denis se rend aussi compte [...] qu'il ne veut pas raconter la vie d'une personne en particulier mais la vie en général. Bref, il veut montrer non pas l'évolution des personnes, mais simplement leurs déplacements. Il croit que le sens surgira spontanément de ces déplacements.

C'est léger et subtil, et aussi brillant que gratuit. Voilà en somme un bel exercice de style qui illustre les extensions possibles du genre romanesque.

L'Exil
aux portes du
paradis
ANDRÉE DAHAN



Andrée
Dahan



France
Daigle



reliure-main

Un livre relié plein cuir :
un cadeau à offrir,
un cadeau à s'offrir.

Atelier Lise Dubois
643, avenue Mc Eachran
Outremont (Québec)
H2V 3C6
(514) 274-5240

Atelier Lise Dubois